

## Présentation

Jacob Rogozinski

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/2362>

DOI : 10.4000/cps.2362

ISSN : 2648-6334

### Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 9-13

ISBN : 978-2-354100-40-7

ISSN : 1254-5740

### Référence électronique

Jacob Rogozinski, « Présentation », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 30 | 2011, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 18 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2362> ; DOI : 10.4000/cps.2362

---

## Présentation

*Jacob Rogozinski*

Dans les dernières années de sa vie, il arrivait à Michel Henry de s'inquiéter du destin posthume de sa pensée, de la possibilité de sa transmission par-delà sa mort. Il faut reconnaître que, dans la période qui a suivi, l'audience de cette pensée a semblé décroître et l'on pouvait redouter qu'elle ne s'efface durablement de notre paysage intellectuel. Il est difficile de comprendre les raisons de ce reflux: était-il dû à la rigueur conceptuelle et à la difficulté d'une pensée trop exigeante pour l'époque? A la radicalité d'une démarche qui, en brisant avec les orientations fondamentales de la philosophie occidentale et de la culture moderne, tendait à rendre son auteur inclassable, philosophiquement et politiquement? Ou bien à son retrait délibéré des scènes médiatiques, lui qui avait préféré s'installer «loin des modes parisiennes» afin «d'attendre tranquillement leur disparition»? Ou encore à l'incompréhension, voire à l'hostilité qu'avaient suscitées ses derniers livres dans des milieux toujours prompts à dénoncer un «tournant théologique» chez un auteur qui entreprend de s'interroger sur le phénomène du religieux? Tout cela aura joué, sans doute... Il ne s'agissait heureusement que d'une éclipse passagère, et de nombreux signes attestent que l'œuvre de Henry sort désormais de ce bref «purgatoire»; que son influence ne cesse de s'étendre dans des contrées et des domaines toujours plus vastes; qu'une nouvelle génération de lecteurs l'aborde avec respect, mais aussi avec audace, non comme un dogme qu'il s'agirait de ressasser, mais comme une *terra incognita* digne d'être explorée, comme une chance neuve offerte à la pensée. L'activité de la «Société internationale Michel Henry», la fondation des Archives Michel Henry à l'Université de Louvain-la-Neuve, la parution des premiers numéros de la *Revue internationale Michel Henry* sont, avec plusieurs colloques récents, les

indices de ce renouveau des études henryennes. C'est dans ce contexte que, sur une initiative de Francesco Paolo de Sanctis, l'Équipe d'accueil du Département de philosophie de l'Université de Strasbourg a organisé en mars 2010 une journée d'études sur son œuvre, précédée à la librairie Kléber d'un riche débat avec un pionnier des recherches henryennes, notre ami Paul Audi. La qualité des communications et des discussions qu'elles ont suscitées nous ont incité à les rassembler et à les publier avec d'autres contributions dans cette livraison des *Cahiers*. Nous sommes particulièrement reconnaissant au Fonds d'Archives Michel Henry de Louvain, dirigé par le Professeur Jean Leclercq, qui nous a accordé l'autorisation de publier des notes inédites sur la méthode phénoménologique datant très probablement de l'époque où le philosophe travaillait à la rédaction de *L'essence de la manifestation*. Sa confrontation incessante avec la pensée de Husserl et son enracinement essentiel dans cette pensée y apparaissent de manière particulièrement évidente. J. Leclercq et G. Jean nous ont fait l'amitié de présenter ce texte: qu'ils en soient remerciés. Cette publication aurait été impossible sans la générosité d'Anne Henry qui a fait don à l'Université de Louvain-la-Neuve de l'ensemble des manuscrits de son mari. Nous tenons à lui témoigner toute notre gratitude.

« Être radical, c'est prendre les choses par la racine ». Mais la « racine de l'Homme » n'est pas l'Homme lui-même, comme le croyait à tort le jeune Marx, ni aucune généralité idéale (ni la Société, ni l'Histoire, ni la Structure ou l'Inconscient): c'est l'épreuve de cette vie immanente, à chaque fois singulière – celle des « individus réels vivants » – qui fait qu'une existence « humaine » est possible. C'est cette dimension originaire, cette matérialité impressionnelle et charnelle qui constitue le champ d'une *phénoménologie radicale* (ou, comme l'écrivit parfois Henry, d'une phénoménologie « matérielle »). En mettant en suspens l'horizon de lumière de l'être et du monde, en mettant en question l'évidence du logos et du *phaineisthai* qui se déploient sous cet horizon, sa radicalité la conduit aux limites de toute ontologie et de toute phénoménologie. L'on aurait cependant tort de croire que la phénoménologie radicale prônerait un rejet « gnostique » du monde, l'« acosmisme » d'une monade recroquevillée sur elle-même. Ce qui est destitué par l'*epochè* radicale n'est pas l'existence du monde et dans le monde, mais la primauté absolue que lui confère toute la tradition depuis les Grecs. Si la transcendance ek-statique du monde n'est pas le seul mode possible de l'apparaître,

ni même le plus originaire, elle n'en conserve pas moins sa vérité et sa « réalité ». Loin de se détourner de l'existence-dans-le-monde et des sciences mondaines, la phénoménologie radicale permet au contraire de les re-fonder en les enracinant dans la réalité absolue dont elles sont aussi un mode d'apparition. C'est à cette tâche de re-fondation que Henry a consacré une grande partie de ses recherches, comme en témoignent entre autres son *Marx*, sa *Généalogie de la psychanalyse* ou ses écrits sur l'art.

Compte-tenu de l'ampleur de son œuvre, des nombreuses perspectives qu'elle ouvre dans les domaines de la phénoménologie, de l'histoire de la philosophie, de l'esthétique, de la critique de l'économie, de la politique et de la culture, il était impossible, dans les limites qui nous étaient imparties, de l'aborder dans toutes ses dimensions. Nous espérons cependant que les contributions recueillies dans ce *Cahier* donneront un aperçu significatif des recherches et des interrogations qu'elle peut susciter. L'on ne s'étonnera pas si plusieurs de ces études prennent pour objet le maître-livre de 1963 : c'est en effet dans *L'essence de la manifestation* que Henry a exposé la problématique fondamentale qui allait soutenir l'ensemble de son œuvre. C'est là qu'il a défini ses concepts majeurs, sa théorie de l'affectivité comme auto-affection, sa conception de l'immanence comme ipséité vivante s'éprouvant elle-même en une passivité pathétique absolue. En déterminant les conditions phénoménologiques de toute manifestation, la « duplicité » primordiale de modes de l'apparaître, il remettait en question les présuppositions implicites qui gouvernent toute la philosophie occidentale, depuis les Grecs jusqu'à Heidegger. Cette orientation vers la transcendance, cette fascination pour le visible, pour l'horizon lumineux du monde, qui barre tout accès à la phénoménalité de la vie invisible, il les désignait alors du nom de *monisme ontologique* et c'est cette notion, plus énigmatique qu'il ne le semble, qu'interrogent certaines de ces études. En questionnant l'ensemble de la tradition occidentale à partir d'une phénoménologie de la vie immanente, Henry nous a donné une interprétation novatrice de la plupart de ses figures majeures : ces deux sources de sa pensée que furent Maine de Biran et Husserl, mais aussi Descartes et Schopenhauer, Marx, Nietzsche et Freud, sans oublier ces figures marquantes du monisme phénoménologique auxquelles il s'est confronté, Kant, Fichte, Hegel, Heidegger... Ce sont ces relectures, toujours audacieuses et fécondes, que plusieurs de ces contributions analysent, qu'elles se centrent sur la

redécouverte de Maine de Biran dans le tout premier livre de Henry, sur son rapport à la monadologie leibnizienne ou sur son interprétation de Marx. D'autres contributions ont choisi d'engager un dialogue de pensée entre la phénoménologie henryenne et des philosophies contemporaines, comme celles de R. Barbaras ou de G. Deleuze. C'est dans le domaine de l'esthétique que s'esquisse ici une confrontation entre Henry et l'auteur de *Différence et répétition*, et ce recueil serait resté incomplet si certains contributeurs n'avaient pas choisi d'analyser les ressources et les limites de la philosophie henryenne de l'art, telle qu'il l'expose dans son admirable livre sur Kandinsky ou dans son étude moins connue sur Briesen.

Par un heureux hasard éditorial, ce numéro des *Cahiers* esquisse un autre dialogue de pensée qui, sauf erreur, ne s'est jamais engagé du vivant de Henry, puisque nous publions également dans cette livraison trois textes issus des activités du Groupe philosophique de Strasbourg: deux études consacrées à deux livres récents de notre collègue J.-L. Nancy, et la réponse qu'il nous a fait l'amitié de nous communiquer. Au-delà des divergences manifestes qui séparent une « déconstruction du christianisme » et une re-fondation phénoménologique de la Révélation chrétienne, une ontologie de la mondialité et de « l'être pluriel » et une phénoménologie qui se centre sur une vie étrangère à l'être et au monde, c'est d'une proximité inattendue que témoignent la démarche de Nancy et celle du « dernier » Henry. Ne serait-ce que parce que les deux penseurs auront osé – dans des styles certes différents – transgresser le tabou qui interdit aujourd'hui aux philosophes de s'interroger sur l'énigme du divin.

Au moment où, dans le dernier chapitre de *Phénoménologie matérielle*, il examinait la possibilité d'une expérience d'autrui où la perception de la présence sensible de l'autre ne jouerait plus aucun rôle, Henry prenait pour exemple la communauté des admirateurs de Kandinsky. Communauté non pas virtuelle ou idéale, mais absolument réelle, parce qu'elle est soutenue par la puissance de l'impression pure qu'elle ne cesse de générer: par le « pathos de l'œuvre », « à la fois celui de Kandinsky la créant et celui de tous ceux qui l'admirent, c'est-à-dire qui sont devenus ce pathos ». Cette intersubjectivité pathétique, cette communauté des vivants et des morts, c'est la merveille de l'œuvre littéraire, picturale ou musicale qui parvient à la créer. Ce que suggère l'ensemble des études qui sont ici rassemblées, c'est que la philosophie, dans la plus haute tension du concept et la plus grande fidélité à l'expérience originale, pourrait

#### PRÉSENTATION

elle aussi parvenir à créer une telle communauté. Une communauté invisible qui unirait, par-delà la mort, le penseur disparu et tous ceux qui le lisent, qui l'admirent et partagent avec lui le même pathos de la pensée, la même vérité, la même épreuve de cette vie unique et toujours singulière, notre vie.